

Archevêché de Reims

Reims le 2 mars 1915

Mes chers amis

Je suis bien touché de l'intérêt que vous portez à ma situation. Celle-ci devient en effet de plus en plus dangereuse et menacée. Les journaux vous en disent quelque chose, mais ils ne peuvent pas vous donner une idée de la vie que nous menons.

Le jeudi 17 février, j'étais sorti dans l'après-midi pour m'occuper d'une distribution de vêtements aux malheureux et je finissais une tournée par une visite aux vieillards de l'hospice Roederer. Pendant que j'y étais les bombes sifflaient, et l'on vint en automobile chercher le vice-président de l'administration des hospices qui était dans l'établissement et ceux [avec] qui je visitais les vieillards, pour aller relever des morts et des blessés atteints par les bombes dans la rue du Jard, que nous venions de quitter. Rentré chez moi vers 5 ½ on me montra le toit de la maison effondré, à l'angle qui joint l'aile gauche du bâtiment au corps principal. La cour était remplie de briques, de plâtres, de papiers, de vitres, de débris de toute sorte.

Deux bombes étaient tombées dans le petit appartement où nos bonnes sœurs se réunissent pour travailler, coudre, repasser, depuis que la lingerie et leurs chambres ont été dévastées. Les pauvres sœurs étaient là quand elles entendirent siffler le premier obus. Conformément aux recommandations que nous leur avons faites, elles s'enfuirent à la cave ... Bien leur en prit, car à peine étaient-elles arrivées à l'entrée de la cave, que le 2^e obus et 4^e tombent dans l'appartement même qu'elles venaient de quitter.

Pensez combien je fus ému quand j'appris de la bouche des pauvres sœurs, encore toutes transies de frayeur, le danger qu'elles avaient couru.

On accepte plus facilement le danger pour soi que pour les autres, et je suis bien en souci pour les huit personnes qui demeurent avec moi pour le service de la maison.

Mais la nuit la plus terrifiante ce fut celle du dimanche 2. Vers 9 h du soir la séance commença. Jamais les obus n'avaient sifflé plus nombreux ! plus précipités, plus rageurs. Ils pleuvaient, deux trains à la fois, sans cesse, l'un n'attendait pas l'autre.

Ils éclataient autour de nous dans un vacarme d'enfer, les voûtes de la cathédrale faisaient entendre un mugissement terrible. Nous descendîmes tous à la cave, où je récitai le chapelet. Puis on attendit la fin.

Vers minuit, il y eut un répit de dix minutes environ. Chacun s'était arrangé pour s'occuper de dossiers sur son siège. Je crus pouvoir remonter dans l'autre chambre de mon cabinet de travail où je couche depuis le mois de novembre.

A peine étais-je parvenu au haut de l'escalier de la cave, qu'une formidable détonation retentit, la maison trembla et on entendit une pluie de vitres. L'obus était tombé sur la cheminée qui est commune à mon cabinet de travail et à la chambre à coucher de Mrg Neveux qui est au-dessus. Des briques, du plâtre descendirent par la cheminée et recouvrirent le parquet des deux appartements. Toutes les vitres de la chambre de Mgr Neveux furent brisées, quelques-unes seulement dans mon bureau. Le vacarme dura toute la nuit. A 2 h. je me couchai dans un lit que j'ai toujours prêt dans un coin du sous-sol. Mgr Neveux en fit autant. Des artilleurs nous ont dit avoir compté 1960 obus. Les généraux que j'ai vu le surlendemain à l'enterrement d'un lieutenant colonel d'artillerie, d'un lieutenant et d'un gendarme tués dans la nuit terrible m'ont dit qu'il y avait eu 20 victimes civils tués et 1500 obus. Dix-huit incendies flambaient à la fois dans la ville.

Le lendemain dès 8 h j'allai parcourir les rues pour donner une marque de sympathie aux habitants affolés. Pendant que nous causions devant leur maison effondrée, où on retrouvera

la maîtresse de maison tuée dans son lit, tout à coup un bruit formidable, sec, pareil à sept ou huit coups de foudre, quand ils éclatent au-dessus de nos têtes se fit entendre.

Tout le monde se sauva comme une volée d'oiseaux. Je me rapprochai des maisons et j'allai visiter l'église Saint-Jacques qui a perdu tous ses vitraux, et nous attendîmes un instant chez M. le curé, que le calme nous permit de rentrer chez nous.

Comme je passai à l'angle de l'ancien archevêché pour entrer dans la rue où je demeure, un autre coup sec retentit dans les airs, semblable au premier. C'étaient des obus qui éclataient dans les airs avant de tomber. L'un d'eux ébrecha une colonnette de la tour nord.

Depuis ce temps-là, c'est toujours la canonnade ou le bombardement, jour et nuit.

Cette nuit 1-2 mars, ce fut presque aussi terrible que le dimanche 17 février.

Il y eut même dit-on, plus d'incendies et de plus importants.

Quelle humiliation pour la France d'être impuissante depuis 6 mois, à déloger les Allemands qui prennent plaisir à nous faire sentir la supériorité de leur force militaire. Quand il leur plaira, ils pourront mettre en feu tout ce qui reste de la ville et achever de démolir la cathédrale qui a reçu beaucoup de blessures graves. Entre autres : une qui a percé la voûte.

La France ne veut pas reconnaître les fautes nationales et promettre de les réparer.

Dieu la Châtie.

Veillez croire, mes chers amis, à mon bien affectueux dévouement.

Cardinal Luçon